



PQ
1999
L55H4



Lorance.



Une heure d'absence.

1801.



UNE HEURE
D'ABSENCE,
COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROES,

*Représentée au Théâtre de Louvois, par les Comédiens de
l'Odéon, le 11 vendémiaire an 10.*

PAR le Cit. M. LORAU X aîné



A large, stylized handwritten signature in black ink, likely belonging to M. Loraux aîné, is written over a horizontal line. The signature is highly cursive and difficult to decipher, but it appears to start with a large 'L' and ends with a flourish.

A PARIS,

Chez Mad. MASSON, éditeur et libraire, rue de
l'Échelle, n°. 558, au coin de celle Honoré.

AN X. (1801.)

PERSONNAGES.

ACTEURS.

MERINVAL.

Cit. P I C A R D.

272 THÉODORE, neveu de
Merinval, officier de
hussards.

Cit. B E R T I N.

HANTZ, valet Allemand.

Cit. P I C A R D, le jeune.

Mad. MERINVAL, sœur
de Merinval.

Mad. M O L É.

JENNY, amie de Mad.
Merinval.

Mlle. D E L I L L E.

L A U R E, suivante de
Jenny.

Mad. M A R S Y.



*La scene se passe à Grenoble dans la
maison de Mad. Merinval.*

PG
1999
L55H4

UNE HEURE

D'ABSENCE.

SCENE PREMIERE.

MERINVAL, seul.

(*Il est en redingotte d'uniforme et assis devant une table, sur laquelle le déjeuner est servi.*)

Je ne conçois pas comment le général donne à son passage une fête, et ne m'invite pas. Le colonel d'un brave régiment de hussards n'eut pas été déplacé parmi les officiers de son état-major. Il est vrai que je me suis peu montré depuis deux jours que nous sommes en garnison dans cette ville.... Il me prend sans doute pour un officier d'hier. S'il savait, morbleu ! que le colonel Merinval a chargé le sabre à la main, à quatorze batailles rangées !.... Où diable est mon neveu ! Je suis triste sans lui. Il a passé la nuit dehors. Le fripon ne reviendra que pour me faire quelque pièce.... Il profite de l'absence de ma sœur. Elle a bien pris son tems pour aller à la campagne. Si cette riche veuve qu'elle prétend me faire épouser, allait arriver, serait il décent... Eh ! pourquoi pas ! Un homme de mon âge et de ma représentation inspire de la confiance ; je ne suis plus de ces égrillards comme mon neveu !.... C'est à lui qu'un bon mariage de convenance siérait à ravir. Je rirais bien de le voir.... Ah ! ah ! ma sœur aurait dû arranger cette affaire là, car pour moi.... Eh ! cependant si la jeune dame était plus jolie.... Cela convient à tout le monde

SCENE II.

MERINVAL, THÉODORE.

MERINVAL.

ALLONS donc libertin ! es-tu bien fatigué ?

THÉODORE.

Mais non.

MERINVAL.

D'où sors-tu ?

THÉODORE.

Du bal.

MERINVAL.

Où cela ?

THÉODORE.

Chez le général.

Une heure d'absence ,

MERINVAL.

Comment ? un lieutenant , tandis que son colonel n'est pas même invité.

THEODORE.

Ecoutez : je trouve hier une lettre adressée à M. de Merinval , c'est votre nom , mais c'est aussi le mien. Moi , je ne m'arrête pas aux qualités. On m'invite à un repas , bal , concert , que sais-je ? j'essaie votre grand uniforme , et.....

MERINVAL.

Voilà qui s'explique. Tu es un audacieux coquin !

THEODORE.

Ah ! ne vous plaignez pas Je vous ai fait une réputation....

MERINVAL.

Détestable. Quoi ! tu as joué mon rôle jusqu'au bout ?

THEODORE.

Tout le monde m'a trouvé au-dessus de mon grade.

MERINVAL.

Monsieur , savais-vous que je devrais me fâcher ?

THEODORE.

Double fête ! mais mon oncle a trop d'esprit pour me donner ce petit divertissement.

MERINVAL.

Parbleu ! toi qui joues la comédie , et tous les emplois tour-à-tour , tu aurais dû me représenter. ...

THEODORE.

En pere noble ? Vous m'y faites songer trop tard. En effet , avec une perruque , la tournure un peu lourde , je parie qu'on ne m'eût pas donné deux ans de moins qu'à vous.

MERINVAL.

Oh ! je sais que tu es né pour les caricatures. Ah ! ça ! et le repas ?

THEODORE.

Délicieux.

MERINVAL.

Le bal ?

THEODORE.

Charmant , un jeu d'enfer.

MERINVAL.

Et tu as gagné ?...

THEODORE.

Perdu ma bourse , et vous cent louis sur votre parole.

MERINVAL.

Ah ! sur ma parole !

THEODORE.

Dépêchez-vous. On les attend. Les avez-vous-là ?

MERINVAL.

Oui , mais je les perdrai bien moi-même , paye tes dettes.

THEODORE.

De tout mon cœur. Prêtez-moi cent louis.

MERINVAL, *lui donnant une bourse.*

Cela revient au même. Allons je les perds.

THEODORE, *la mettant dans sa poche.*

Je les gagne. En honneur vous ne pouviez pas en agir autrement, après la manière noble dont vous vous êtes comporté cette nuit. Non, c'est que vous étiez aimable au possible..... Une aisance... un ton décidé... Une libéralité... Beau joueur ! à-propos, vous avez donné une petite leçon à un commandant qui parlait des officiers subalternes avec trop peu de respect.

MERINVAL.

Ah ! bon : tu as une affaire ?

THEODORE, *riant.*

Moi ! Point du tout, c'est vous. Je n'ai rien à démêler avec un commandant. Je me mets à ma place. Vous avez fait dix conquêtes. En parlant de conquêtes, on vous marie, je crois, dans cette ville !

MERINVAL.

Hélas ! ma sœur trame ce mariage depuis un siècle.

THEODORE

Elle a dû être bien aise de voir arriver ici notre régiment ?

MERINVAL.

Et toi ?

THEODORE.

Ma foi ! moi, j'aimerais mieux être aux avant-postes. C'est qu'elle prétend diriger ma conduite, la bonne tante.

MERINVAL.

C'est aisé.

THEODORE.

Elle va presser votre mariage ! Est-elle jolie, ma petite tante future ?

MERINVAL, *à part.*

Aye ! aye ! sa curiosité m'est suspecte.

MERINVAL.

Laide, à faire peur !

THEODORE.

Bah ! je suis sûr qu'elle est divine. Tenez, mon oncle, voyez d'ici le joli pied ! quelle ralle ! les beaux yeux ! quelle fraîcheur ! quel aimable sourire !

MERINVAL, *à part.*

Ah ! le fripon ! (*haut.*) Je n'en sais rien, au reste, je ne l'ai jamais vue. Mais toi qui en fais un si joli portrait, est-ce que l'hiver dernier tu l'aurais rencontrée à paris.

THEODORE.

Ah ! cela serait plaisant !

MERINVAL :

Très-plaisant, pour moi sur-tout, mais il faut espérer qu'elle est du petit nombre de celles que tu n'as pas connues.

THEODORE.

Ah ! dirés que ce n'est pas celle qui m'a tant occupé depuis le jour où je la vis. C'est la seule que j'ai remarquée.

Une heure d'absence ,
M E R I N V A L.

Son nom ?

T H E O D O R E.

Celui de ma tante.

M E R I N V A L.

Voilà justement mon secret.

T H E O D O R E.

Voilà précisément le mien.

M E R I N V A L.

C'est que je t'aurais dit tout de suite , si par hasard , ma future n'est pas la seule femme que tu aies remarquée.

T H E O D O R E.

Vous piquez ma curiosité.

M E R I N V A L.

C'est dommage , car tu ne la verras , sois-en sûr , que lorsqu'elle seras ta tante... Tu respecteras ta tante , j'espère.

T H E O D O R E , *d'un air préoccupé.*

Quand elle le sera.

M E R I N V A L.

Que veux-tu dire ?

T H E O D O R E , *soufflant.*

Rien.

M E R I N V A L.

Ah ! ah ! Monsieur le rusé ! Eh bien on est sur ses gardes ; je vous en avertis.

T H E O D O R E.

Tant mieux.

M E R I N V A L.

Tant mieux aussi ! j'aurai du moins le plaisir de déjouer une fois vos petites malices. Ah ! ah ! ah !

T H E O D O R E.

Vous me raillez , prenez garde ! ne fut-ce que par amour-propre , je suis capable d'épouser ma tante.

M E R I N V A L.

Parbleu , je t'en défie !

T H E O D O R E.

Qu'elle soit jolie , et vous verrez.

M E R I N V A L.

Je ne te crains pas ; tu es amoureux.

T H E O D O R E.

C'est égal.

M E R I N V A L.

Tu veux donc faner ici tes lauriers !...

T H E O D O R E ,

Tout est de bonne guerre.

M E R I N V A L.

Hors l'insubordination.

T H E O D O R E , *touchant la main de son oncle.*

C'est entendu.

SCÈNE III

MERINVAL, THEODORE, HANTZ.
HANTZ, *a Merinval.*

MONSIEUR ! une lettre pour vous , et un qu'une ordonnance vient d'apporter te chez le général.

THEODORE, *prenant la seconde.*

Donne, Hantz. (*Hantz sort.*)

SCÈNE IV.

MERINVAL, THEODORE.

THEODORE, *lisant la suscription.*

Au colonel Merinval. Mon oncle , vous sentez que cela me regarde. (*Il lit.*) Oui , cela me regarde beaucoup même..... (*Riant.*) Oh ! c'est une bagatelle. (*Regardant son oncle.*) Que lit-il ? quelle agitation ! que peut contenir cette lettre !... Serais-ce ?... Tâchons de faire adroitement un petit échange. Il m'a défié !...

MERINVAL, *à part.*

Oh ! quel contretems ! Diable , c'est mon ami Dorval qui m'annonce l'arrivée de la belle Jenny ! ma sœur absente !..... Et mon neveu.... Il faut l'éloigner , cherchons un prétexte.... (*A Théodore.*) Monsieur ?

THEODORE, *approchant.*

Mon oncle.

MERINVAL.

Vous savez si je suis ennemis des plaisirs , mais vous savez aussi que les affaires....

THEODORE.

Vous embarrassent quelquefois.

MERINVAL.

Il n'est pas tems de plaisanter , le ministre m'écrit.

THEODORE, *à part.*

Pas mal trouvé. (*haut.*) Ah ! c'est le ministre qui vous écrit cette lettre ? (*Il saisit la lettre entre les mains de son oncle , et la fait passer dans sa main gauche.*)

MERINVAL.

Eh bien ! Monsieur , quelle indiscretion ! rendez-moi sur-le-champ....

THEODORE, *lui remettant la lettre qu'il a lue précédemment.*

Ah ! pardon , je suis confus d'un mouvement aussi coupable.

MERINVAL, *mettant la lettre dans sa poche sans la regarder*

Savez-vous , Monsieur si ses dépêches ne contiennent pas quelque secret d'état ?

THEODORE, *à part.*

C'est ce que nous allons voir. (*Haut.*) Appaisez-vous , mon oncle. Le Ministre vous écrit donc ?

Une heure d'absence ,

MERINVAL.

Où, Monsieur, il m'enjoit de faire partir le régiment au premier avis.

THEODORE.

Et nous allons ?...

MERINVAL.

En Italie.

THEODORE.

Diable ! le passage est commode.

MERINVAL.

Voilà justement pourquoi vous allez avoir la bonté de monter à cheval, et de partir à l'instant.

THEODORE.

Pour sonder le passage et vous servir de guide, lorsque le régiment arrivera ?

MERINVAL.

Précisément.

THEODORE.

C'est si simple. Allons, adieu, mon oncle.

MERINVAL.

Adieu, embrasse-moi. Ainsi tu nous attendras au pied des Alpes.

THEODORE.

Au pied des Alpes, mon oncle.

MERINVAL, à part.

Il prend assez bien la chose. (*Haut.*) Adieu, mon bon ami.

THEODORE.

Mon bon oncle !

MERINVAL.

Nous ne serons pas long-tems séparés.

THEODORE.

C'est ce qui me console.

MERINVAL.

Va, va ; je sors aussi de mon côté pour quelques affaires. Adieu ! (*Théodore fait une fausse sortie et épie son oncle par la porte du fond.*)

THEODORE, *revenant.*

Mon oncle, voudriez-vous m'avancer les frais de route ?

MERINVAL.

Allons donc, et les cent louis. (*Théodore sort.*)

SCÈNE V.

MERINVAL, *seul.*

Ah ! le voilà dehors, le pauvre garçon ; sa résignation me donne des remords. Mais parbleu, à corsaire, corsaire et demi ! Oh ça ! je ne veux pas recevoir ma future dans cet équipage. Allons à ma toilette, je ne veux pas mettre mon uniforme ; mon neveu n'est pas encore parti. J'ai justement un frac noir... Allons, il faut que j'invoque la mode et l'élégance, mon neveu est si fervent pour elle, que l'oncle doit obtenir au moins quelques faveurs. (*Il entre dans sa chambre.*)

SCÈNE

SCÈNE VI.

THEODORE, seul accourant sur le côté de l'avant-scène opposé à la chambre de son oncle.

AH ! ah ! ah !... Eh bien ! me voilà engagé , malgré moi , dans une aventure. (Il ouvre la lettre.) Voyons , voyons : ah ! ce prétendu ministre , c'est l'ami Dorval. (Il lit haut)

« Prépare-toi à la plus agréable visite , celle de ta future. »
 « Je trahis son secret , afin de te prévenir , ne fût-ce que d'un moment. Elle est partie hier , elle arrivera le sept. » —
 Bon , ce matin. — « Sa famille effrayée de la voir , à vingt ans ,
 » maîtresse de sa liberté et d'une immense fortune , l'a tant
 » tourmentée , qu'elle est toute résignée à accepter un parti
 » sortable. L'amitié de ta sœur achevera de la déterminer ; et
 » je ne doute pas de l'impression que tes soins et ton heureux
 » caractère feront sur le cœur de l'aimable Jenny St-Far. »

(Toujours du côté opposé à la chambre de Merival.)

Jenny St-Far !... une veuve de vingt ans ! c'est elle ! ô fortuné hasard ! et mon oncle veut l'épouser ! Impossible ! ô Jenny... Je n'ai pu m'en faire remarquer au bal cet hiver ; je serai plus heureux cette fois. C'est que , depuis six mois , elle n'est pas sortie de ma tête... de mon cœur... oh ! oui , de mon cœur. Devant elle ont échoué tous mes plans de conquêtes en arrivant à Paris. C'est elle , c'est son image qui m'a corrigé de mon étourderie. Je l'épouserai , de l'humeur dont je suis , je parle faire un excellent mari... Il faut rester... Comment !... comment ! agissons de ruse. Si j'avais seulement le tems de réfléchir ? J'ai mille idées , mille ressources mais pas une à mettre en œuvre là , sur-le-champ. Quelle position ! Je n'ai plus qu'une minute ; il faut partir. Mon oncle me fera passer aux arrêts le tems des fiançailles , s'il ne peut autrement se débarrasser de moi... Si je pouvais l'éloigner , une heure seulement , cela me suffirait peut-être. Ah ! bon !... Oui ! il est là ! feignons de le croire sorti... feignons d'arriver avec Hantz et de causer avec lui...

(Il se penche vers la porte de l'appartement de Merival , et contrefait la voix de Hantz à chaque réponse qu'il est censé lui faire.)

Hantz , nos chevaux sont-ils prêts ? — Non , monsieur. — Tant pis. L'heure du rendez-vous approche ; ma cousine loge à trois quarts de lieue. — Fous fouloir li faire vos adieux — Ah ! bien oui , mes adieux : mon oncle croit me punir en m'éloignant , et j'en profite pour aller au rendez-vous que m'a donné sa future. — Fous fouloir tonc siffler son petit femme ? — Eh oui , depuis long-tems je l'aime , j'en suis aimé.

(Très bas à l'avant-scène , après avoir appliqué son oreille contre la porte de la chambre de Merival.)

Bon , il écoute ! (Haut.) Nous sommes en correspondance réglée ; tiens , voilà la lettre qu'elle m'écrit. (Bas.) Allons , courage , improvisons la lettre. (Haut , feignant de lire une lettre.) « Il est trop vrai , mon cher Théodore , j'ai eu la fai-

blesse de céder aux instances de ma famille ; pourquoi m'avez-vous quittée ? vous m'eussiez inspiré le courage d'avouer notre liaison. Je conserve encore quelque espoir en partant. C'est vous que je vais chercher ; mon voyage à Grenoble n'est qu'un prétexte. »

(*Hus bas à l'avant-scène*) Ayé ! ayé ! le prétexte ! Après donc...

(*Haut.*) « J'ai connu , l'année dernière , à Paris , madame Belmont , votre parente , qui loge aux environs de Grenoble. Je descendrai chez elle avant de me présenter à Mad. Merival : vous vous y trouverez , mon ami , nous examinerons quel parti il me reste à prendre. Jenny St. Far. »

(*Très-bas à l'avant-scène.*) Que ne m'écrit-elle en effet comme je la fais parler ! — Ah ! monsir , tout être perdu je entendre votre oncle dans son chambre.

(*On entend du bruit à la porte de Merival.*)

Mon oncle ! je suis mort ; il a peut-être écouté.... partons. (*Fuyant vers la porte.*) Courons vite , Hantz ! Hantz... attends-moi donc.

SCÈNE VII.

THEODORE, MERIVAL, en frac noir, habit de ville.

MERIVAL, ramenant Théodore par la main.

C'EST bon, c'est bon, laissez aller Hantz ; nous le rattraperons.

THEODORE, à part.

Bravo ! (*haut.*) Mon oncle, je vous jure que je serais déjà parti, si mes chevaux eussent été prêts. La subordination....

MERIVAL.

La subordination exige....

THEODORE.

Que je parte !....

MERIVAL.

Que vous m'écoutez.

THEODORE.

Mais mon oncle, je pars à pied, s'il le faut.

MERIVAL.

Pour un homme d'esprit, un jeune homme adroit, vous ne l'êtes gueres en ce moment.

THEODORE, à part.

C'est que je le suis trop. (*haut.*) De l'adresse Oh ! pourquoi faire ?

MERIVAL.

Votre empressement à partir vous décèle de l'esprit. c'est beaucoup, mais cela ne suffit pas. En intrigue, mon neveu, il faut de la discrétion, de la prudence, du sang-froid ; mais la passion vous entraîne.... Le sang froid et l'amour !....

THEODORE, à demi-voix.

Je me suis trahi !

MERIVAL, après avoir sonné un domestique.

Vous me faites compassion. tenez, dans cet état de désordre, je serais un barbare de vous contraindre à partir.

THEODORE, *feignant de l'embaras.*

Non, ce n'est rien.

MERINVAL.

Si vraiment. Il y a même du désespoir, il serait dangereux... Vous resterez.

THEODORE.

Mon oncle !

MERINVAL, *le conduisant vers sa chambre.*

Aussi bien j'ai quelques instructions à vous donner : vous les trouverez là, sur mon secrétaire... Méditez-les bien... Venez, venez.

THEODORE, *à part.*

Il va m'enfermer dans sa chambre. Oh ! comme il est malin !
(*Haut.*) Ah !

MERINVAL, *à un domestique qui paraît.*

Qu'on attèle deux chevaux à la voiture de ma sœur. (*le domestique sort.*) (*à Théodore, en lui montrant la chambre.*) Tenez, voyez-vous, là-dessous, lisez et soupirez à votre aise.

THEODORE.

Non, non.

MERINVAL, *le poussant.*

Restez, vous dis-je ? (*fermant la porte sur lui.*) Ah ! vous y voilà... Eh mais ! cette porte ne ferme point à clef... (*il pousse les verroux.*) Les verroux, bon ! (*regardant au-dessus de la porte.*) Cette ouverture !... Elle est grillée. Je recommanderai seulement à mes gens de ne point entrer, et surtout de ne point ouvrir, sous quelque prétexte que ce puisse être.

THEODORE, *en dedans.*

Mon oncle !...

MERINVAL.

Eh bien, mon neveu ! calme toi, je reviens dans une heure.

THEODORE.

Une heure d'absence, mon oncle !

MERINVAL.

Oui, une affaire m'appelle chez M. Belmont. Que dirai-je à la cousine, de ta part !

THEODORE.

Ma cousine ! y pensez-vous ? Je serais fâché que vous vous donnassiez la peine d'y aller pour si peu de chose.

MERINVAL, *à part.*

Il espère m'en détourner. (*haut.*) Une dame aimable, qui bientôt sera votre tante, m'y a donné un rendez-vous. (*à part.*) Jè veux m'amuser un peu de l'embaras de ma future. Sous l'uniforme elle m'eût reconnu à mon grade ; elle ne me devinera jamais sous cet habit. (*Haut.*)

THEODORE.

Si vous la trouvez, mon oncle, dites-lui bien que je serai fort aise d'être son neveu ?

MERINVAL.

Bon, bon, au revoir ; (*à part.*) mais comment Derval ne

sait-il pas un mot de cette intrigue ? il ne m'en parle pas , ce me semble , dans cette lettre... (*Il sort de sa poche deux papiers , dont un est la lettre , et l'autre un état de revue , ployé en quatre. Il ouvre la lettre.*) Qu'est-ce que c'est ?... (*il lit.*) M. , trouvez-vous à midi à la porte de Beaune ; vous m'y ferez raison de vos propos indiscrets. — Ce n'est pas à moi... Mais si... (*lisant la suscription.*) Au colonel Merinval !... Ah ! je comprends ; l'enragé ! il va au bal pour moi : il m'y fait des affaires , et il me laisse sa correspondance , en s'emparant de la mienne : (*Haut à Théodore , en plaçant le cartel tout ouvert sur la table*) Je serai de retour avant midi , et je te laisserai libre de vaquer à tes affaires.

T H E O D O R E .

Vous êtes bien bon.

M E R I N V A L , à part.

Je puis m'occuper en route de cet état de revue. (*appelant.*)
Holà , Hantz !

S C E N E V I I I

M E R I N V A L , H A N T Z .

M E R I N V A L .

APPROCHE ici , maraud !

H A N T Z .

Maraud ! pon ! pourquoi ! qué avre tonc fait !

M E R I N V A L .

Ah ! ton métier. Tu n'es que complice au reste , je le sais ; mais point de verbiage ; j'ai tout entendu ; je suis dans les secrets de mon neveu tout autant que toi. Tu m'entends !...

H A N T Z .

Che comprendre pas.

M E R I N V A L .

Coquin !

H A N T Z .

Ia , monsir , che comprendre.

M E R I N V A L .

Je suis obligé de sortir , mais si pendant mon absence , tu approches seulement de cette porte , cinquante coups de canne de ma main ; si au cont aire je trouve mon neveu là dedans à mon retour , vingt louis , les voilà : ils sont à toi. (*Il sort.*)

S C E N E I X .

H A N T Z , seul.

TARTEIFF ! che donne pïen à tout les diables , si moi je comprendre ce qu'il m'a dit... Mon cheune maître il est là !

S C E N E X .

H A N T Z , T H E O D O R E , paraissant à l'ail de bœuf.

T H E O D O R E .

H A N T Z !

H A N T Z .

Plait-il !

THEODORE.

Ouvre moi.

HANTZ.

Non, jouffre pas.

THEODORE.

Comment, non ?

HANTZ.

Oui, non.

THEODORE.

Insolent !

HANTZ.

T'accord.

THEODORE.

Je te chasse.

HANTZ.

Monzi, fous n'avre donc pas entendu le petit contition que fotre oncle il vient de mettre.... (Il fait le geste d'un homme qui donne des coups de bâton.)

THEODORE.

Que m'importe.

HANTZ.

Y m'importe pien à moi.

THEODORE, lui montrant une bourse, la jettant dans le sallon.

Tiens, Hantz, voilà les vingt louis que mon oncle t'a promis ; prends et ouvre.

HANTZ, ramassant la bourse.

Fous charcherez fous aussi des coups de pâton ?

THEODORE.

Le maraud se moque de moi. Eh ouvre ou je te tue.

HANTZ.

Fous faire trempler moi. Che m'enfbir. (Il ouvre la porte du fond pour sortir, et s'arrête en apercevant mad. de Merival.) On fient... fotre tante, avec un petit femme !

THEODORE.

Que dis-tu ? c'est Jenny.... ma tante l'accompagne ?... Cela dérânge mon projet. Nimporte. Tout est là. Va-t'en. Si ma tante peut la laisser seule un instant ici, nous verrons. (Il se retire de l'ail de laef.)

SCENE XI.

HANTZ, Mad. MERINVAL, JENNY, LAURE.

Mad. MERINVAL, à Jenny.

VEenez, venez. (à Hantz.) L'appartement de madame est-il prêt ? Informez-vous en, et faites y transporter les effets que mademoiselle va vous indiquer.

JENNY.

Laure, tu m'y attendras.

LAURE.

Oui, madame.

SCÈNE XII.

Mad. MERINVAL, JENNY

Mad. MERINVA.

COMMENT ! Comment ! mon frere n'est pas ici ! le mal-
adroit ! mais aussi il faut être juste : les devoirs de son état...
C'est un état bien honorable ; mais il est assujettissant.

JENNY.

Prenez patience. Vous avez voulu le surprendre , et sans
doute il ne vous attend pas.

Mad. MERINVAL.

Il est vrai , j'ai prétexté des affaires à la campagne , afin
d'aller au-devant de vous. Quelle surprise agréable !

JENNY.

Mais , j'espere qu'il n'est pas de moitié dans vos projets
d'union !

Mad. MERINVAL.

Non pas précisément. Il n'a que l'espoir de vous obtenir.
Mais je le crois fort amoureux du portrait que j'ai fait de vous ,
et sûrement s'il vous savait ici...

JENNY.

Pour moi , je ne le connais que de réputation , Mais je ne
puis vous dire combien je suis contrariée qu'il m'ait devancée
ici. Je n'aurais pas entrepris ce voyage , si j'eusse pu prévoir
que je le trouverais chez vous. J'aurai l'air de le chercher.

Mad. MERINVAL.

Eh ! non , quel scrupule ! vous étiez en route avant qu'il
n'arrivât dans cette ville. D'ailleurs , vous perdrez ces apphé-
ensions et votre mélancolie , quand vous connaîtrez mon
frere ; il est si discret , si aimable , si délicat pour notre sexe !
Eh ! il est du bon tems , j'ai vu tous les jeunes gens timides ,
tendres , polis , obligeans , quelle différence ! à la dernière
assemblée j'ai ramassé moi-même mon éventail trois fois
de suite ; mais , monsieur de Merinval a toujours été la fleur
de la galanterie , vous l'aimerez au premier coup-d'œil.

JENNY.

Quel présage ! vous m'effrayez.

Mad. MERINVAL.

Vous seriez la première ; il a quelques-uns de mes traits ,
encore plus jeune que moi , autant que je puis me rappeler.
Eh ! mon dieu , si la guerre ne l'eût pas toujours éloigné de
sa famille , vous auriez eu occasion de le voir. Il y a déjà long-
tems que nous sommes amies. Vous serez ma sœur bientôt.

JENNY.

Madame , je vous en supplie , ne pressons rien. Cette union
desirée par toute ma famille , ne peut cependant être formée
que dans le cas où nos goûts et nos caracteres auraient au
moins quelque rapport.

Mad. MERINVAL.

Mais , je vous dis que vous vous ressemblez. Mêmes goûts ,

même caractère, même façon de voir. Laissez faire, vous allez être la plus heureuse des femmes; votre premier mari était si dissipé. Vous n'avez dû connaître de l'hymen que les tempêtes et les écueils: avec un homme mûr, vous goûterez ce calme délicieux, ce repos absolu qu'il promet. Ah! si mon frère avait son pareil, je serais capable de renoncer pour lui aux douceurs du veuvage. Hélas! il m'en souvient, défunt mon mari manquait précisément de toutes ces qualités, si précieuses en ménage que mon frère possède éminemment... Mais nous causerons plus à loisir de tout cela, dans un autre moment: je suis si impatiente de vous le présenter!... je vous rejoins à l'instant, je vais voir, m'informer si mon frère ne serait pas au jardin, dans la maison... Je reviens.

SCENE XIII.

JENNY, seule.

Le plaisant caractère! avec tout cela, je suis sensible à son attachement... Ah! pauvre Jenny! tu cherches vainement des distractions. Il n'en est point qui tiennent lieu du bonheur. L'amour... Tout m'en parle; pourquoi, au moment de conclure un mariage convenable, un souvenir effacé depuis longtemps, vient-il jeter ce trouble inconnu dans mon cœur... Non, je ne veux plus penser à ce jeune militaire, dont les soins oppressés... D'ailleurs, il disparut fort légèrement... Occupons-nous de monsieur de Merival. Il est aimable, dit-on, vif et plein d'esprit, il n'est pas très-jeune; tant mieux, il sera plus indulgent, plus attentif à plaire....

SCENE XIV.

JENNY, THEODORE.

THEODORE, en dedans grossissant la voix.

M'OUVRIRAS-TU, coquin!

JENNY, effrayée.

Ah! mon Dieu, qu'entends-je?

THEODORE.

Ouvrez, ouvrez, ouvrez, ou je brise la porte.

JENNY, à part.

Je tremble, je n'ose ouvrir... Si Laure était auprès de moi... Mais cette porte communique au même appartement. (Haut.) Qui donc êtes-vous? que voulez-vous?

THEODORE.

Mille bombardes! je veux sortir. Ouvrez, je vous l'ordonne. Ne reconnaît-on plus le maître de céans?

JENNY, à part.

Quel ton! quoi ce serait monsieur de Merival!... Impossible.

THEODORE.

Ouvrez-donc!

JENNY, haut.

Et comment je ne vois point de clef.

THEODORE.

Il n'y en a pas. Tirez donc les verroux.

Une heure d'absence ;
J E N N Y , ouvrant.

Ah ! monsieur , c'est vous !

THEODORE , paraît vêtu des habits que son oncle a quittés dans la chambre dont il sort , les traits durs et la tournure de son oncle en caricature.

Parbleu ! qui donc ?... Mais quoi ? quel soupçon ? C'est vous que j'attendais ! pardon ! en vérité , je vous demande pardon. C'est que je suis d'une colere... (à part.) Plus Belle que jamais !

J E N N Y .

Et qui vous met dans un si grand courroux ?

T H E O D O R E

Qui ! madame ! ma vengeance vous l'apprendra. Ecco qui m'avoir empêché de me trouver à votre arrivée.... Je le tue-rai. Croiriez-vous , madame , que c'est mon neveu qui a eu l'impudence de m'enfermer chez moi , depuis ce matin.

J E N N Y .

2 Votre neveu ! quel intérêt avait-il ?....

T H E O D O R E .

Quant à l'intérêt , je le connais et c'est ce qui le rend d'autant plus coupable à mes yeux. Il vous aime !

J E N N Y .

Il m'aime !

T H E O D O R E .

Pour vous avoir vue une ou deux fois au bal.

J E N N Y .

Au bal !

T H E O D O R E .

L'hiver dernier , à Paris , un jeune militaire...

J E N N Y .

Serait-ce lui ?

T H E O D O R E , à part.

Bon ! elle se rappelle !... (haut.) Ah ! M. Théodore !

J E N N Y .

Théodore ! quelle rencontre !

T H E O D O R E .

C'est qu'il vous adore , le maraud.

J E N N Y .

(Il m'adore... Ah ! monsieur , à peine m'a-t-il vue , et je ne crois pas du tout à l'amour que vous lui supposez.

T H E O D O R E .

Que je lui suppose !... Et il ne fait que pleurer et se lamenter , depuis qu'il sait que vous allez être ma femme.

J E N N Y .

Ah ! je vais être votre femme. Il paraît , monsieur , que vous en êtes bien certain , et que vous avez pris soin que personne n'en doutât.

T H E O D O R E , à part.

Comme elle est piquée. (haut.) C'est peut-être un reproche que vous me faites-là. Mais , je n'entends rien à toutes

ces finesses. Vous avez fait tourner la tête à mon neveu, il me l'a déclaré. Moi, je suis bon diable, et au lieu de le punir comme j'aurais dû le faire, je lui ai représenté avec tous les ménagemens possibles qu'il fallait être fou pour croire que vous iriez préférer un jeune étourdi comme lui, à un homme comme moi, et que vous aviez trop d'esprit, pour que son fol amour l'emportât sur ma richesse.

J E N N Y.

Monsieur !

T H E O D O R E.

Eh bien ! qu'avez-vous donc !

J E N N Y.

Je l'avouerais, monsieur, puisque aussi bien il m'est impossible de dissimuler mon étonnement, on m'avait fait un portrait de vous....

T H E O D O R E.

Eh ! qui donc, s'il vous plaît, s'est permis de faire mon portrait ?

J E N N Y.

Votre sœur.

T H E O D O R E.

Voyons, et que vous a-t-elle dit de moi, la bonne femme ?

J E N N Y.

Que vous êtes fort aimable.

T H E O D O R E.

Mais, madame, je crois....

J E N N Y.

Très-galant.

T H E O D O R E.

Eh ! eh ! il me semble.....

J E N N Y.

Doux, délicat.

T H E O D O R E, avec emportement.

Eh bien ! madame qui vous dit le contraire ?

J E N N Y.

Et je vous laisse à penser si le portrait est flatté.

T H E O D O R E.

Ah ! ah ! on devine aisément ce qui vous occupe et vous donne tant d'humeur ; mais Théodore a beau s'armer de mille avantages qu'il a sur moi. Son amour, sa jeunesse, un peu d'esprit, quelque bravoure, tout cela n'effraie pas.

J E N N Y.

Cependant ces qualités sont rares à trouver, et quiconque les réunit, à droit de prétendre....

T H E O D O R E, à part.

Ciel ! (haut.) Comment de prétendre ! il est un peu fort. Quoi ! madame, vous souffririez qu'il prétendit ! Oh ! pour le coup, le petit drôle me payera cher l'intérêt que vous prenez à lui.

J E N N Y.

L'intérêt que je prends , (*à part.*) en vérité , je crois qu'il a raison. (*haut.*) Cet intérêt est si simple , si naturel.

T H E O D O R E.

Allons , ferme , continuez.... Ah ! ah ! avant qu'il ait appris vos dispositions en sa faveur , je saurai l'éloigner.

J E N N Y.

Eh bien éloignez-le donc !

T H E O D O R E.

Votre ton semble m'en défier : il ne tiendrait pourtant qu'à moi , je vous jure.

J E N N Y.

Mais qu'attendez-vous ! que j'implore sa grace ? Je ne le connais pas. On se trompe souvent en jugeant ainsi le monde.

T H E O D O R E.

Oh ! Comme elle est piquée ! (*Haut.*) J'entends. vous ne me connaissiez pas tantôt ?

J E N N Y.

Et je vous connais à présent.

T H E O D O R E.

Mais ceci devient sérieux. Ah ! ne nous brouillons pas. Je vous laisse , afin de vous donner le tems d'oublier cet étourdi de Théodore. Je vais de ce pas vous en débarrasser. Et quant à nous , votre humeur passera. Cinquante mille francs de plus pour votre douaire , et n'en parlons plus. Adieu ma belle. (*à part.*) Tout va bien ; un petit mensonge à la suivante pour l'intéresser. Il est midi , on m'attend à la porte de Beaune , vite un tems de galop , dix minutes à M^e le commandant , voilà tout ce que je puis faire pour lui. (*Il sort et ferme les verroux de la porte de la chambre de son oncle en passant.*)

S C E N E X V.

J E N N Y , seule.

QUELS propos ! quelle opinion a-t-il de moi ? C'est-la ce brave militaire , joyeux et galant. Ah ! qu'il ressemble peu au portrait que sa sœur m'en a fait ; l'amitié l'a flatté , mais on m'a compromise. Jamais , je ne serai l'épouse d'un pareil homme. Quelle méchanceté ! maltraiter ce pauvre Théodore ; pourquoi ! parce qu'il m'aime à mon insçu , n'est-il pas bien à plaindre d'aimer sans espoir....

S C E N E X V I.

J E N N Y , Mad. M E R I N V A L ;

Mad. M E R I N V A L.

Tout est disposé dans votre appartement , et vous pouvez vous y faire conduire quand il vous plaira : mais il faut attendre mon frère , il n'est décidément point ici.

J E N N Y.

Il me quitte à l'instant.

Mad. M E R I N V A L ;

Vous plaisantez ?

Point du tout ?

Mad. M E R I N V A L.

Vous l'avez vu ?

J E N N Y.

Oui ; Madame.

Mad. M E R I N V A.

Il serait rentré ! Où donc est-il ?

J E N N Y.

Je ne sais. Il m'a quittée brusquement.

Mad. M E R I N V A L.

Brusquement.... Ah ! dans sa joie il devait être si pressé de venir me conter les progrès qu'il a fait dans votre ame. Il me cherche, mais il n'est pas besoin.... Je devine sans peine, et d'ailleurs ce trouble, cette émotion, ce petit air à moitié sérieux.... Comment vous l'aimez déjà à ce point ! oh ! ne vous en défendez point. Avouez qu'il est assez bien pris dans sa taille, qu'il a l'air ouvert, le ton bien poli, un choix d'expressions.... délicates.

J E N N Y, *très-piquée.*

Oh ! oui, c'est surtout sa délicatesse qui me charme.

Mad. M E R I N V A L.

Qui vous charme ! vous avez raison de ne rien cacher. Epanchez vos tendres aveux dans le sein d'une amie. Tenez, je connais des femmes qui, à votre place, auraient fait mille simagrées, des si... des mais.... Cependant... Et quant le cœur est pris, que les amans se conviennent, il faut en agir comme vous faites.... A demain la nôce.

J E N N Y.

Oh ! madame ; de grace, écoutez-moi.

Mad. M E R I N V A L.

Vous écouter ! Eh, mon dieu, ne sais-je pas tout ce que vous allez me dire ? M. de Merinval est, je l'avoue, de tous les hommes le plus délicat, le plus galant : je serai flattée d'unir ma destinée à la sienne ; mais sitôt, est-il bien convenable que je lui laisse voir tout l'empire qu'il a pris sur mon cœur ? attendons quelques jours : n'est-ce pas là ce qu'il faut écouter ? Eh bien ! non, je n'en ferai rien ; non, vous serez heureuse malgré vous. Ah ! je sais trop ce que c'est que l'attente, quand une fois on s'est figuré le bonheur si prochain.

J E N N Y, *s'asseyant avec impatience.*

Puisque je ne puis enfin m'expliquer, parlez, Madame, je me tais.

Mad. M E R I N V A L.

Eh, non, vraiment, non, parlez, parlez, c'est moi qui me tais.... Vous me boudez à présent.... Voyez là quelle contradiction !... Vous avez raison, je devrais vous laisser exprimer cette foule de sentimens rapides qui se succèdent dans le cœur en pareil cas. J'aurais dû me le rappeler, car la première fois que j'aimai, ce fut comme vous un mouvement

sympathique... j'étais dans une agitation !... Allons , peignez-moi la situation de votre ame , je croirai y être encore.... Vous ne me répondez plus ?... Je vous ai choquée , que je suis malheureuse !... C'est que je ne puis contenir ma joie.... Ah ! on ne peut pas vous faire parler ! nous verrons , nous verrons. Je vais chercher mon frère , il vous fera bien parler lui-

J E N N Y , se levant.

Arrêtez.... et pardonnez , si je ne ménage pas mes expressions : mais puisqu'on ne peut autrement vous tirer d'erreur , sachez que M. de Merival m'est odieux , qu'il m'a outragée... que c'est de tous les hommes le moins aimable , et le dernier à qui je vouluse donner ma main. (Elle sort.)

S C E N E X V I I .

Mad. M E R I N V A L , seule.

ELLE extravague ! mais qu'est-ce que cela signifie ? qui peut lui avoir inspiré tout-à-coup cette aversion pour mon pauvre frère ? Ils se seront mal entendus ; elle aura pris de l'humeur sur un mot équivoque.... On peut les réunir.... Mais où donc est mon frère ! il rentre et disparaît.... Je m'y perds. (Appelant.) Hantz !

S C E N E X V I I I .

Mad. M E R I N V A L , H A N T Z .

Mad. M E R I N V A L .

HANTZ , Hantz !

H A N T Z .

Le voici , Hantz , Hantz ; que faut-il ?

Mad. M E R I N V A L .

Que se passe-t-il ici , voyons !

H A N T Z .

Ce qui se passe , matame , là , fous avez raison ; ce qui se passe n'être pas bien naturel.

Mad. M E R I N V A L .

Qu'est-ce que c'est ?

H A N T Z .

Chit , chit.

Mad. M E R I N V A L .

Il y a quelque mystère là-dessous , j'en étais sûre ; parle ; voyons conte-moi vite tout cela. Oh ! je veux tout savoir d'abord , et tu me diras tout , ou je te fais chasser.... Parleras-tu ?

H A N T Z .

Après fous , Matame.

Mad. M E R I N V A L .

As-tu vu mon frère ?

H A N T Z .

A commencer par lui , che crois que tute le monte ici li avre perdu la raison.

Mad. M E R I N V A L .

Mon frère est fou ! ah ! mon dieu !... il est fou !...

H A N T Z , lui présentant un siège.

Che avre pas tit cela.

Mad. M E R I N V A L.

Ah ! tu me rends la vie.

H A N T Z.

Li être pas fou , mais tepuis ce matin li avoir fait que des folies. Tapord , le bruit coult quil afre passé tout le nuit à chouer chez la chénéral , il afre rentré de bonne heure hier. Moi pas savoir par où li être sorti , ce matin li afoir habillé un trôle d'iniforme tute noir. Et li sa fisache tute rouche te colère. Il m'avoir tit que che suis une maraud.

Mad. M E R I N V A L.

Bien.

H A N T Z.

Moi , afoir rien fait titout. Il tit que ché suis le complice té sa neveu ; moi , jé connais pas ce que c'est ; il m'afre promis te l'archant et tes coups de bâton , che connais pieu ça.

Mad. M E R I N V A L.

Bon , après....

H A N T Z , s'éloignant de la chambre de Merinval.

Chit tonc , parler plus bas.

Mad. M E R I N V A L.

Et pourquoi donc ?

H A N T Z.

La petite neveu , il est là , tant le champre té son oncle.

Mad. M E R I N V A L.

Eh bien ?....

H A N T Z.

L'oncle , il a enfermé le neveu là tetant afant te sortir. Le neveu foulait que che prendre té l'archant pour ouvrir ce p porte

Mad. M E R I N V A L.

Tu l'as reçu ?

H A N T Z.

Es li afre pas oufert ditout.

Mad. M E R I N V A L.

Sais-tu où mon frère est allé !

H A N T Z.

Ia . che sais.

Mad. M E R I N V A L.

Eh ! bien ! cours vite après lui , dis lui.... Attends , je vais te donner un billet , que tu lui remettras. (*Apart.*) Il faut que je lui fasse sentir combien il est important qu'il vienne m'expliquer comment il a pu se brouiller avec sa future , dès la première entrevue. (*à Hantz.*)

(*Elle s'assied , prend une plume en cherchant du papier sur la table , elle appoëit le cartel ouvert , le lit avec effroi.*)

Ciel ! que vois je ! un cartel.... ah !... et pour qui ? (*Elle lit la suscription*) « Au colonel Merinval ». Je ne m'étonne plus. Ah ! mon Dieu , mon dieu ! (*Elle sort en poussant de cris et en courant de toute sa force.*)

SCENE XIX.

HANTZ, seul.

LE pou tame, il être fou pour tout-à-fait... Que faire !
Che crois que le plus sûr est r'aller attendre à l'office le retour
de tute la maison. J'y fais peut-être tourner aussi mon petite
cerfelle, mais quand je perds la raison sans le fins ; je refiens
toujours le cherchair où je l'ai laissée.

SCENE XV.

HANTZ, JENNY.

HANTZ.

VOILA le plis raisonnaple de tutes.

JENNY.

Vous appartenez à monsieur de Merinval.

HANTZ.

Ia, matame.

JENNY:

Faites, je vous prie, que l'on prépare ma chaise!

HANTZ.

Fous, fouloir....

JENNY.

Quitter à l'instant cette maison.

HANTZ.

JENNY.

Plait-il.... Allez, je vous prie. Oui, je pars et je le dois
d'après ce que Laure vient de m'apprendre. Eh quoi ! mon-
sieur de Merinval, non content de manquer aux égards que
vous me deviez, vous abusez de mon nom pour servir votre
vengeance. Que m'a fait votre neveu pour que j'exige son dé-
part ? Il emportera l'idée que c'est moi qui l'éloigne... comme
si j'étais capable d'une semblable dureté, comme si je devais
payer de ma haine, un amour qui fait déjà son tourment !
en quoi ai-je pu l'intéresser si vivement ! oh ! sans doute il
aura vu dans mes yeux les traces de l'ennui qui me poursuit,
me consume ; il m'aura soupçonné des peines, et son ame
aimante se sera ouverte pour les partager.... Bon jeune hom-
me !... Oh ! oui, je le sens, il faut l'éviter, le fuir... C'est
lui.... Restons.

SCENE XXI.

JENNY, THEODORE, en frac de hussard
très-élégant.

THEODORE, à part.

MON aimable tante me cède poliment la place. Profitons de
son absence.

JENNY, à part.

Comme mon cœur bat !

THEODORE, de même..

Je n'ai jamais été si peu certain de plaire.

J E N N Y.

Sa timidité m'intéresse.

M E R I N V A L.

Je crois que je tremble.

J E N N Y, à part.

Il approche, il ressemble un peu à son oncle, mais qu'il a l'air plus doux !

T H E O D O R E, à part.

Elle est émue ! mademoiselle Laure a parlé. Madame excusez ma témérité.... Vous m'avez banni, je le sais.

J E N N Y.

Moi !

T H E O D O R E.

Je suis cet imprudent jeune homme, dont mon oncle a trahi le secret.... Je ne murmure pas de l'arrêt qu'il m'a signifié de votre part.

J E N N Y.

Quel arrêt !

T H E O D O R E.

Celui de mon exil, ou plutôt celui de ma mort ; mais si je le recevais de votre bouche adorée, il me deviendrait sacré ! quel que soit votre courroux, le son de votre voix en adoucira un peu l'amertume. Vous ne répondez pas ?... que vos yeux tournés vers le coupable, daignent au moins lui annoncer sa disgrâce.

J E N N Y, se couvrant les yeux avec son mouchoir.

Il m'attendrit !

T H E O D O R E, pleurant.

Ah ! je le vois ; c'est peu de ne rien obtenir, il faut que j'emporte la douleur de vous avoir causé des chagrins par mon importunité. Je pars désespéré.

J E N N Y, balbutiant.

Vous.... vous partez tout de suite ?

T H E O D O R E.

Ordonnez.

J E N N Y, très-émue.

Partez, puisque votre oncle l'exige.

T H E O D O R E.

Mon oncle ! Que dites-vous ? C'est à vous que je croyais obéir. Est-t-il possible Jenny ! vous n'avez pas prononcé mon exil, et bien souffrez que j'interprète en ma faveur....

J E N N Y.

Qu'attendez-vous de moi ?

T H E O D O R E.

Que vous confirmiez mon bonheur, en me laissant espérer que l'amour le plus tendre sera bientôt couronné par le don de votre main. (Il se jette aux genoux de Jenny.)

SCÈNE XXII.

JENNY, THEODORE, MERINVAL

MERINVAL, sans être entendu.

EH bien ! est-ce une illusion ?

JENNY, à Théodore.

Que faites-vous, Monsieur ! Levez-vous.

MERINVAL, à part.

Comment ! déjà-là. En une heure d'absence !

THEODORE.

Ah ! parlez, belle Jenny, arrachez-moi à mon incertitude. Mon oncle peut venir, et... (Appercevant son oncle.) C'est lui, que faire ? (Il se relève.)

JENNY, se retournant.

Quelqu'un ! vous voyez, monsieur, à quoi vous m'exposez. Cela est affreux, et je ne vous le pardonnerai jamais.

MERINVAL, à part.

Elle se fâche, elle est à lui.

THEODORE.

Ah ! madame, de grâce, calmez-vous.... C'est que !..

JENNY.

Mais après tout, quel est cet homme !

THEODORE.

Le notaire de mon oncle. (à part.) Ma foi ! qu'il s'en tire.

MERINVAL.

Madame, permettez-vous ?..

JENNY.

Non, monsieur.

MERINVAL.

Mais, je viens....

JENNY.

Fort mal-à-propos.

MERINVAL.

Je m'en aperçois. Cependant vous pouviez vous attendre à ma présence.

JENNY.

Non, monsieur, je vous répète qu'elle est aussi imprévue que désagréable pour moi.

THEODORE, riant, riant, à part.

Vive le quiproquo !

MERINVAL.

On ne peut pas s'expliquer plus positivement.

JENNY.

Qu'attendez-vous donc, en ce cas, pour vous retirer ?

MERINVAL.

Mais encore une fois, madame permettez....

JENNY.

Rien, trêve à vos observations.

MERINVAL.

J'ai peine à revenir de ma surprise. Je ne mérite pas, ce me semble, d'être maltraité.

THEODORE.

THEODORE, à part.

Ils vont s'expliquer. (*haut à Merinval.*) Madame n'a pas l'intention de vous maltraiter ; mais puisqu'elle paraît désirer être seule avec moi, ayez la bonté...

MERINVAL.

De m'en aller. Je vous admire ; mais pour qui diable me prend-on ?

THEODORE.

Venez....

JENNY.

Mais pour le notaire de M. Merinval.

MERINVAL, *retournant à la table, il s'assied en riant aux éclats.*

Ah ! ah ! ah ! celui-ci vaut tous les autres ! Le notaire de monsieur... il n'est jamais embarrassé. (*à part.*) Mais parbleu, voilà le seul moyen de me venger. Il me l'offre lui-même.

JENNY, à Merinval.

Mais de quoi riez-vous, de grâce ?

MERINVAL.

Je conviens de mon inconséquence, mais je ris de votre erreur.

THEODORE, à part.

Il me perd.

MERINVAL.

Vous êtes dans l'erreur, vous dis-je, vous me croyez envoyé par M. Merinval pour vous faire signer son contrat de mariage...

THEODORE, *bas à son oncle.*

Mon oncle...

MERINVAL.

C'est celui de son neveu que j'apporte. Il y manque peu de chose... Je vais le terminer, j'ai là vos noms.

THEODORE, à part.

Oh ! oh ! quel est son dessein, n'importe ; attendons-le de pied ferme.

JENNY.

Que signifie cet empressement ? avant de connaître monsieur...

THEODORE.

Ah ! Jenny ! daignez consentir, mettez le comble à vos droits sur mon cœur, et à mon éternelle reconnaissance.

JENNY, *embarrassée.*

Monsieur.

MERINVAL, *prenant la plume.*

Allons, j'écris. Vous êtes d'accord sur les conventions d'intérêt.

THEODORE.

Oui, oui.

JENNY.

Mais, permettez...

MERINVAL.

Encore était-il bon de m'en instruire. Ainsi madame se charge d'acquitter les dettes de Charles-Théodore Merinval ?

J E N N Y , étonnée.

Les dettes , dites-vous ?

M E R I N V A L .

Il en a beaucoup , il est vrai.

T H E O D O R E , à part.

Nous y voilà. Parce qu'il me tient et me force à garder le silence.

M E R I N V A L , continuant.

Mais rien n'est si naturel , à son âge , on fait tant des folies !

J E N N Y .

Des folies !

M E R I N V A L .

Un officier de cavalerie , sobre , sage et rangé , on le mon-
trerait au doigt. On est ridicule , à moins de savoir mener six
intrigues de front.

J E N N Y .

Qu'entend-je ?

T H E O D O R E , à son oncle.

Elle pleure , voyez.

M E R I N V A L .

Tout cela exige une certaine prodigalité. Il est du meilleur
ton de se ruiner ainsi. On finit toujours comme monsieur , par
un bon mariage qui répare tout ; et comble le déficit.

J E N N Y , pleurant.

Malheureuse !

T H E O D O R E .

Monsieur , c'en est trop. Quelque soit l'avantage que vous
donne ici sur moi ma conduite et votre position , la calomnie
est un moyen indigne que l'honneur désavoue.

M E R I N V A L , se levant.

Eh bien ! monsieur , si vous le prenez sur ce ton , je reprends
à mon tour celui d'un honnête homme , dont l'indulgence fut
égale à vos torts. Vous invoquez l'honneur , monsieur , eh
bien ! l'avez vous pris pour guide , lorsque pour séduire la
femme qui fut destinée à votre oncle , vous l'envoyez réparer
vos erreurs de la nuit dernière.

T H E O D O R E .

Que dites-vous ?

M E R I N V A L , lui présentant sa montre et la lettre de cartel.

Il est midi , jeune homme , m'entendez-vous ?

T H E O D O R E .

Ce reproche serait affreux , si je pouvais le mériter. Quand
il s'agit d'une partie de plaisir , je puis , par étourderie , pren-
dre la place de mon oncle ; mais quand il s'agit de l'honneur ,
je suis toujours à la mienne.

M E R I N V A L .

Quoi ! ce commandant !...

T H E O D O R E .

Est maintenant mon intime ami , et nous fait le plaisir de
souper ce soir avec nous.

M E R I N V A L.

Il a réponse à tout. Ce dernier trait me désarme.

J E N N Y.

Messieurs, je n'entends rien et ne veux rien entendre à vos débats. (à Théodore.) Vous, Théodore, qui me punissez de ma trop facile crédulité, je renonce à vous comme à votre oncle, je lui pardonnerais encore plus volontiers qu'à vous, il n'a blessé du moins que mon amour-propre.

M E R I N V A L, avec impatience.

Comment, Madame, mais c'est moi qui suis blessé.

S C E N E X X I I I et dernière.

JENNY, THEODORE, MERINVAL, Mad. MERINVAL, LAURE et HANTZ.

Mad. MERINVAL, qui a entendu les derniers mots de son frère.

BLESSÉ !... blessé !... voilà tout ce que je craignais. Vous êtes blessé, mon frère ?

J E N N Y.

Son frère !

L A U R E :

Blessé !

M E R I N V A L.

Qu'est-ce que c'est, ma sœur ?

H A N T Z.

Personne ne s'entendre plus titout.

J E N N Y.

Si vous êtes M. Merinval, à qui donc ai-je parlé tantôt ?

T H E O D O R E.

A moi, madame, que l'amour soit mon excuse. C'est moi que vous avez vu sous les habits de mon oncle. Sans ce stratagème, je perdais pour toujours jusqu'à l'espoir du bonheur. (à Jenny.) J'attends ma grace.

J E N N Y.

Votre grace ! Comment ! vous pardonner de m'avoir exposé à traiter Monsieur avec une dureté...

M E R I N V A L, riant.

Ah ! ah ! ah ! madame, soyez, aussi indulgente que moi. Je lui pardonne tous ses torts, et celui-ci surtout.

Mad. MERINVAL, revenant de sa stupéfaction.

Mais, croyez-vous que je consente à ce qu'il épouse ma jeune amie pour prix de tout le trouble qu'il a jetté dans ma maison ? N'ai-je pas failli expirer de saisissement et d'inquiétude à la vue de ce cartel qui vous est adressé ?

M E R I N V A L.

Autre quiproquo de la même source.

Mad. M E R I N V A L.

D'ailleurs, il est trop jeune, beaucoup trop jeune. Je sais ce que c'est qu'un enfant en mariage. Mon petit cousin Merinval n'avait pas dix-huit ans quand je l'épousai, je le pleurerai toute ma vie.

Une heure d'absence ; Comédie

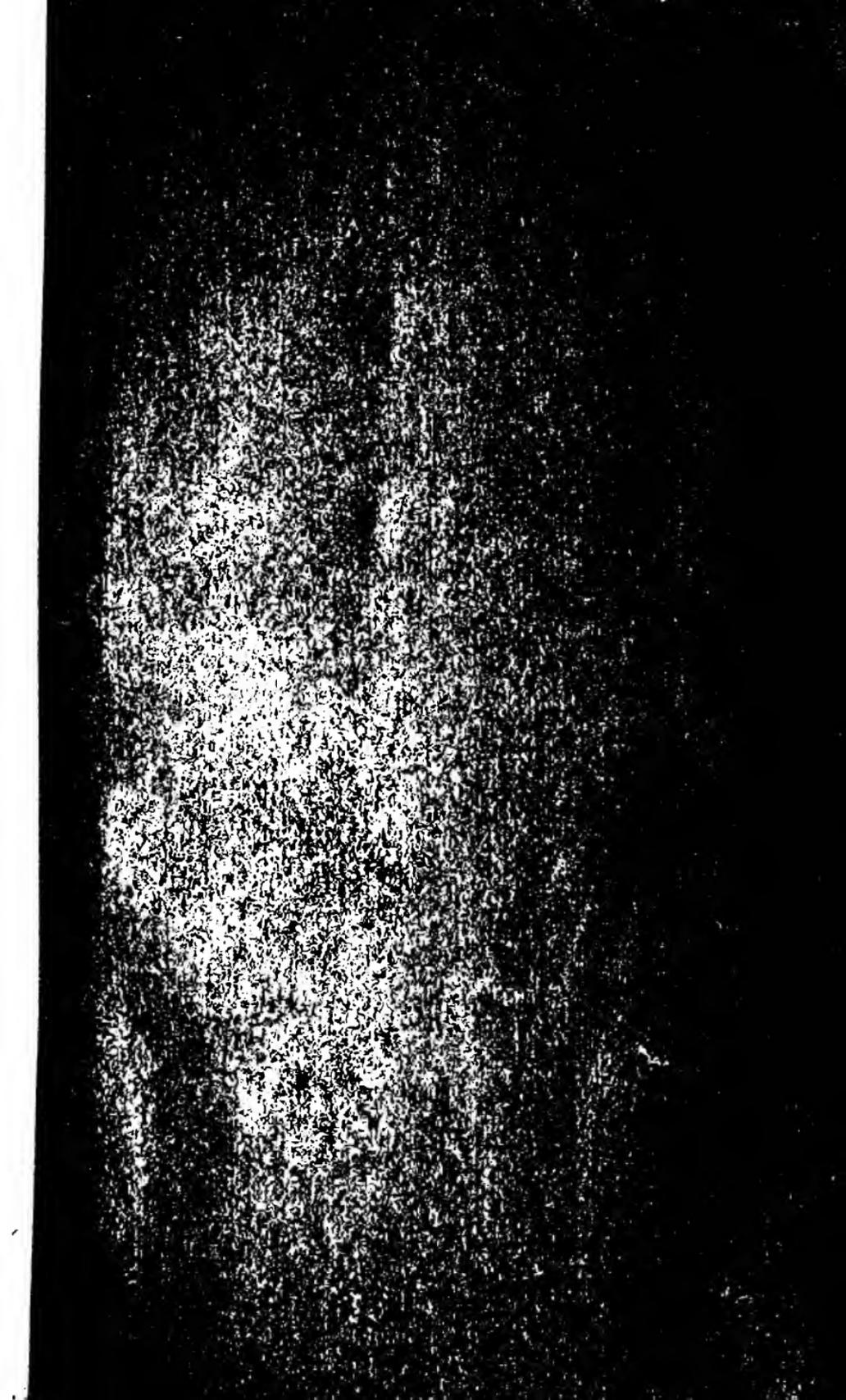
J E N N Y.

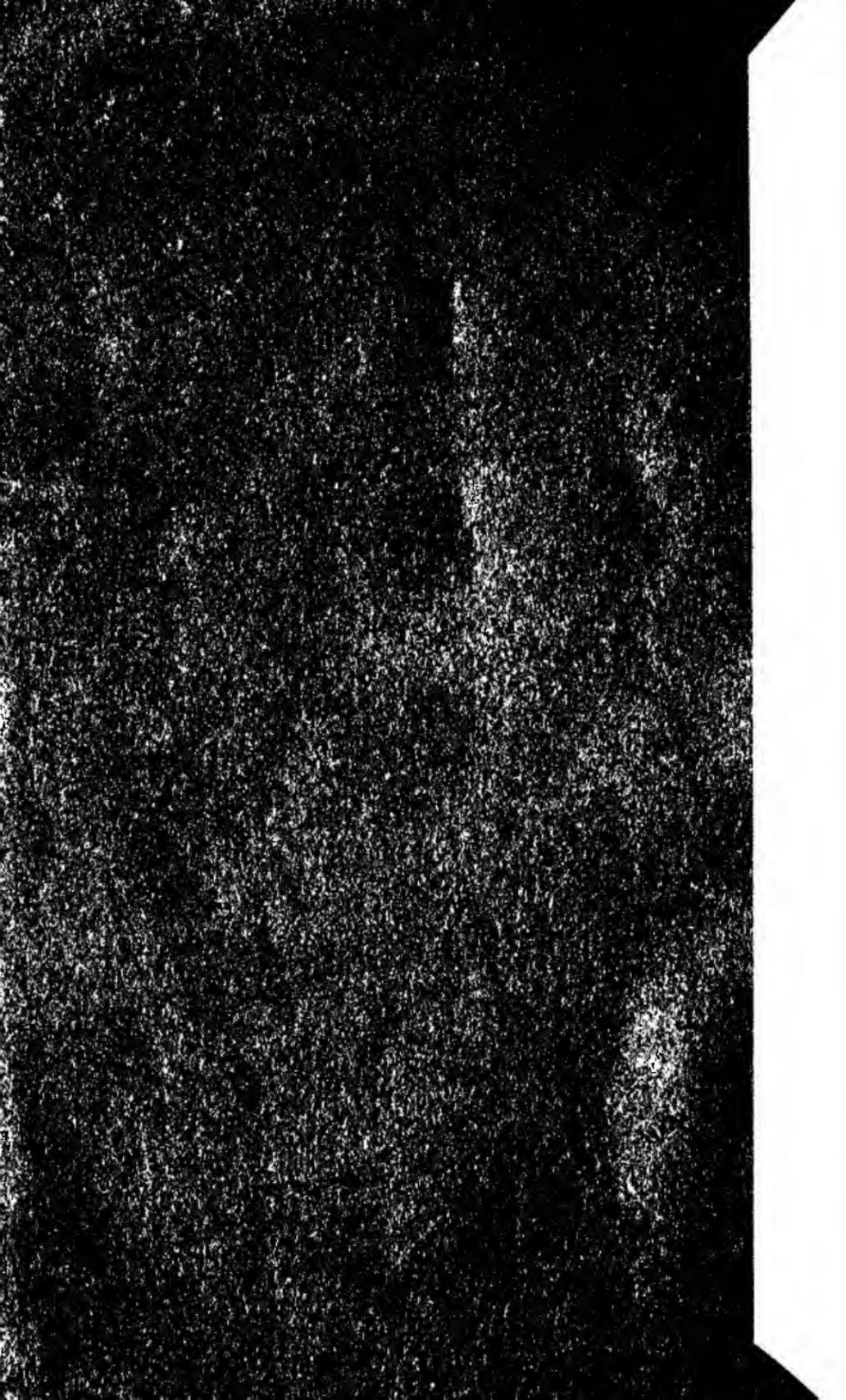
Te-tu nous, madame, voyez notre indulgence: Monsieur et moi nous aurions beau jeu à lui garder rancune.... Eh bien nous lui avons pardonné ses folies, voulez-vous être la dernière à en rire. (*A Merival.*) Parlez pour lui.

M E R I N V A L.

Allons, allons, point de mauvais présages. Va, mon neveu, fais ta paix avec Madame, et sois heureux. Tu m' permettras à présent de songer à moi. Au reste, madame me rassure pour l'avenir, beaucoup plus que mon autorité et mes précautions.

F I N.





PQ
1999
L55H4

Loroux, Claude François
Fillette
Une heure d'absence

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

